SUR UN RÊVE DE «À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU »

Yvonne GOGA
Universitatea « Babeş-Bolyai », Cluj-Napoca

***Résumé**: Le rêve de la résurrection de la grand-mère du quatrième tome de la Recherche du temps perdu a fait souvent l'objet de recherches. Dans la plupart des cas les interprétations ont été faites d'un point de vue psychanalytique. Une relecture de ce rêve, dont la trame est inspirée par les rêves traditionnels de la descente aux enfers, met en évidence des significations concernant l'esthétique romanesque proustienne.*
***Mots-clés** : esthétique, rêve, psychanalyse*

Dans *Sodome et Gomorrhe* le narrateur fait un deuxième séjour à Balbec dans le même hôtel dans lequel il est venu des années auparavant accompagné par sa grand-mère. Ce passage de la *Recherche du temps perdu* est devenu célèbre pour illustrer ce que Proust appelait « les intermittences du cœur », ces états d'âme gardés par la mémoire qui semblent oubliés mais qui surgissent irrégulièrement, plus forts encore, lorsqu'ils sont actualisés par une sensation fortuite.
Le soir dans sa chambre d'hôtel, le narrateur, souffrant à cause d'une crise de fatigue cardiaque se baisse avec prudence pour se déchausser. La sensation tactile produite par le toucher du bouton de sa bottine éveille, par le souvenir tout d'un coup rendu présent, la tendresse et l'amour qu'il avait portés à sa grand-mère avec laquelle il a passé son premier séjour à Balbec et qui est morte entre temps. Il est saisi en même temps par un désespoir profond en se rendant compte, pour la première fois après la disparition de celle-ci, qu'elle est perdue à jamais, ce qui fait naître en lui le remords de l'avoir oubliée. Il s'endort ces sentiments dans l'âme.
Voici le rêve qu'il fait :

> Mais dès que je fus arrivé à m'endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors, le monde du sommeil (sur le seuil duquel l'intelligence et la volonté momentanément paralysées ne pouvaient plus me disputer à la cruauté de mes impressions véritables) refléta, réfracta la douloureuse synthèse de la survivance et du néant, dans la profondeur organique et devenue translucide des viscères mystérieusement éclairés. Monde du sommeil où la connaissance interne placée sous la dépendance des troubles de nos organes, accélère le rythme du coeur ou de la respiration, parce qu'une même dose d'effroi, de tristesse, de remords, agit, avec une puissance centuplée si elle est ainsi injectée dans nos veines ; dès que pour y parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes. Je cherchais en vain celle de ma grand-mère dès que j'eus abordé sous les porches sombres ; je savais pourtant qu'elle existait encore, mais d'une vie diminuée, aussi pâle que celle du souvenir ; l'obscurité grandissait, et le vent ; mon père n'arrivait pas qui devait me conduire à elle. Tout d'un coup la respiration me manqua, je sentis mon coeur comme durci, je venais de me rappeler que depuis de longues semaines j'avais oublié d'écrire à ma grand-mère. Que devait-elle penser de

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

moi ? « Mon Dieu, me disai-je, comme elle doit être malheureuse dans cette petite chambre qu'on a louée pour elle, aussi petite que pour une ancienne domestique, où elle est toute seule avec la garde qu'on a placée pour la soigner et où elle ne peut pas bouger, car elle est toujours un peu paralysée et n'a pas voulu une seule fois se lever. Elle doit croire que je l'oublie depuis qu'elle est morte, comme elle doit se sentir seule et abandonnée ! Oh ! Il faut que je coure la voir, je ne peux pas attendre une minute, je ne peux pas attendre que mon père arrive mais où est-ce ? comment ai-je pu oublier l'adresse ? pourvu qu'elle me reconnaisse encore ! Comment ai-je pu oublier pendant des mois ? » Il fait noir, je ne trouverai pas, le vent m'empêche d'avancer ; mais voici mon père qui se promène devant moi ; je lui crie : Où est grand-mère ? dis-moi l'adresse ! Est-elle bien ? Est-ce bien sûr qu'elle ne manque de rien ? - Mais non, me dit mon père, tu peux être tranquille, sa garde est une personne ordonnée. On envoie de temps en temps une toute petite somme pour qu'on puisse lui acheter le peu qui lui est nécessaire. Elle demande quelquefois ce que tu es devenu. On lui a même dit que tu allait faire un livre. Elle a paru contente. Elle a essuyé une larme. » Alors je crus me rappeler que peu après sa mort, ma grand-mère m'avait dit en sanglotant d'un air humble, comme une vieille servante chassée, comme une étrangère : « Tu me permettras bien de te voir quelquefois tout de même, ne me laisse pas trop d'années sans me visiter. Songe que tu as été mon petit-fils et que les grands-mères n'oublient pas. » En revoyant le visage si soumis, si malheureux, si doux qu'elle avait, je voulais courir immédiatement et lui dire ce que j'aurais dû lui répondre alors : « Mais, grand-mère, tu me verras autant que tu voudras, je n'ai que toi au monde, je ne te quitterai plus jamais. » Comme mon silence a dû la faire sangloter depuis tant de mois que je n'ai été là où elle est couchée ! Qu'a-t-elle pu se dire ? Et c'est en sanglotant que moi aussi j'ai dit à mon père : « Vite, vite, son adresse, conduis-moi. » Mais lui : « C'est que... je ne sais si tu pourras la voir. Et puis, tu sais, elle est très faible, très faible, elle n'est plus elle-même, je crois que ce te sera plutôt pénible. Et je ne me rappelle pas le numéro exact de l'avenue. - Mais dis-moi, toi qui sais, ce n'est pas vrai que les morts ne vivent plus. Ce n'est pas vrai tout de même, malgré ce qu'on dit, puisque grand-mère existe encore. » Mon père sourit tristement : « Oh ! bien peu, tu sais, bien peu. Je crois que tu ferais mieux de n'y pas aller. Elle ne manque de rien. On vient tout mettre en ordre. - Mais elle est souvent seule ? - Oui, mais cela vaut mieux pour elle. Il vaut mieux qu'elle ne pense pas, cela ne pourrait que lui faire de la peine. Cela fait souvent de la peine de penser. Du reste, tu sais, elle est très éteinte. Je te laisserai l'indication précise pour que tu puisses y aller ; je ne vois pas ce que tu pourrais y faire et je ne crois pas que la garde te la laisserait voir. - Tu sais bien pourtant que je vivrai toujours près d'elle, cerfs, cerfs, Francis Jammes, fourchette. » Mais déjà j'avais retraversé le fleuve aux nombreux méandres, j'étais remonté à la surface où s'ouvre le monde des vivants ; aussi si je répétais encore : « Francis Jammes, cerfs, cerfs », la suite de ces mots ne m'offrait plus le sens limpide et la logique qu'ils exprimaient si naturellement pour moi il y a un instant encore et que je ne pouvais plus me rappeler. Je ne comprenais plus même pourquoi le mot *Aias*, que m'avait dit tout à l'heure

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

mon père, avait immédiatement signifié : « Prends garde d'avoir froid », sans aucun doute possible. (R^2 III, 157)[1]

Ce rêve de *La recherche du temps perdu* a fait maintes fois l'objet d'étude des chercheurs du roman proustien et souvent l'attention a été orientée vers une interprétation psychanalytique[2]. Une telle interprétation risque d'identifier le narrateur du roman à Proust, qui est en fin de compte psychanalysé à la place de son personnage, comme dans le cas de l'étude de Liliane Fearn, qui tout en se proposant de descendre jusqu'au sens caché du rêve lie la signification de celui-ci à des faits tirés de la biographie de l'auteur. D'autres interprétations, qui ont eu en vue surtout la trame inspirée à Proust par les mythes de la descente, rapprochent le rêve de la catabase virgilienne.[3]

La descente que le narrateur de la *Recherche* fait aux enfers pour ressusciter sa grand-mère peut être aussi lue du point de vue de l'esthétique romanesque proustienne.

La trame du rêve est située entre deux présentations que le narrateur fait sur le mécanisme du processus onirique : la première met en évidence les qualités du sommeil envisagé comme un autre monde que celui de l'état de veille, la seconde présente quelques réflexions sur la transmission du souvenir du rêve à l'état de veille. Bien qu'ils semblent se rapporter au fonctionnement de l'activité onirique nocturne, ces passages qui limitent le récit du rêve, ne sont pas significatifs du point de vue psychologique. D'ailleurs, tout ce que Proust reprend des informations de la science de son temps n'est représenté dans son œuvre que dans une perspective littéraire. Dans ce sens, dans le rêve de la résurrection de la grand-mère, il met en discussion le fonctionnement de l'imaginaire créateur par la transformation du réel en art tout en révélant sa conviction concernant la supériorité du souvenir involontaire dans la création de la réalité artistique.

Proust envisage « le monde du sommeil » dans lequel plonge son narrateur comme une conséquence naturelle des sentiments que celui-ci avait éprouvés au moment où il s'était rendu compte de l'éternité de la disparition de sa grand-mère. Ces sentiments vivement ressentis grâce au fonctionnement du souvenir involontaire lui font comprendre que la conscience et la mémoire conventionnelles ne sont faites que d'oublis. Au lieu de nourrir la pensée elles l'affaiblissent et la rendent « incapable de recréer un moment réel de la vie » l'obligeant ainsi de substituer aux images authentiques de la vie « des images conventionnelles et indifférentes. ». Le narrateur apprécie le monde du sommeil (« sur le seuil duquel l'intelligence et la volonté momentanément paralysées ne pouvaient plus me disputer à la cruauté de mes impressions véritables ») justement parce qu'il rompt tout contact avec la mémoire conventionnelle.

---

[1] Toutes les citations sont prises à l'édition Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol., 1987-1989.

[2] Voir par exemple Fearne, L., « Sur une rêve de Marcel Proust », *BSAMP*, n° 13, 1967, p. 535-549 ; Roger, A., *Proust. Les plaisirs et les noms*, Denoel, Paris, 1984, etc. Des recherches psychanalytiques ont été entreprises d'ailleurs sur les plus importants rêves de la *Recherche*, telle, par exemple, l'étude de Bellemin Nöel, J., « Psychanalyser le rêve de Swann? », *Vers l'inconscient du texte*, PUF, Paris, 1979, rééd. 1996[1979] (1996)..

[3] Squarzina, A.I., « "Bis nigra videre tartara" : Proust et la catabase virgilienne », *Marcel Proust aujourd'hui*, Rodopi, Amsterdam-New-York, NY 2004, p.45-62.

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

Tout en laissant entrevoir une réminiscence de la définition bergsonienne[1] du sommeil comme porte fermée au monde extérieur (« mais dès que je fus arrivé à m'endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors ») Proust ne parle pourtant pas de ce processus en philosophe ou en psychologue. L'important pour lui c'est que le monde du sommeil, « cette heure, plus véridique », où les yeux se ferment « aux choses du dehors », se caractérise, par la rupture d'avec le réel, qui donne à l'activité imaginaire la possibilité de s'affirmer comme libre et plus authentique que le monde réel. L'heure « véridique », c'est l'heure de la sincérité qui restitue, par le rêve, sans déformations, ce qu'on ressent.

Pour Proust, la réalité psychologique qui produit le sommeil[2] compte moins que le sommeil envisagé comme espace privilégié de la formation des rêves. Le sommeil est selon l'écrivain l'espace où se manifeste la « connaissance interne », autre que la connaissance conventionnelle, sous l'impulsion des sensations fortuitement survenues. Cette connaissance interne est libre et créatrice ayant la force de restituer des sentiments inaltérés contribuant à la naissance d'une réalité semblable et pourtant toute différente de la réalité objective, parce que plus vraie. Placée « sous la dépendance des troubles de nos organes » la connaissance interne, accélère le « rythme du coeur », rend les états d'âme authentiques et capables par conséquent d'engendrer tout un récit étayé sur les réminiscences trouvées dans la pensée du dormeur.

Dans le récit du rêve de la résurrection de la grand-mère, le narrateur, héros de la trame, descend aux enfers à la recherche de l'être cher. Le récit ne fait que réactualiser le thème traditionnel de la recherche de la vérité, proposé par les mythes de la descente. Les réminiscences de ces mythes font naître dans la pensée du narrateur, sous l'impulsion des sentiments qu'il avait éprouvés avant de s'endormir, la trame du rêve. Pour la tisser, Proust utilise des représentations littéraires du mythe de la descente que ses lectures lui ont fournies. Le récit du rêve de la résurrection de la grand-mère met par conséquent en évidence deux aspects de l'esthétique romanesque proustienne : le mécanisme de la remémoration affective et la pratique de l'intertexte.

Conformément à la mythologie grecque, le narrateur fait la traversée du Léthé. Le fleuve de l'enfer est chez Proust le terme de comparaison pour « les flots noirs de notre propre sang ». Cette comparaison oriente le sens de la descente vers l'enfer représentée par la vie intérieure réglée par l'activité des organes. La descente, « placée sous la dépendance des troubles de nos organes », rend la mission du narrateur de la *Recherche* toute différente de celle des héros mythiques. Il ne s'agit pas d'une mission assumée – chaque héros de la mythologie connaît bien le but de sa descente aux enfers[3] -, mais d'une mission que le personnage proustien doit remplir par hasard sous l'impulsion des sensations immédiatement éprouvées.

---

[1] La critique a beaucoup discuté l'influence de Bergson sur l'oeuvre de Proust, de même qu'elle a examiné les éventuelles lectures de Proust sur les psychologues et psychanalystes de son temps. Voir par exemple Megay, J. (1975), Henry, A. (1983), Naturel, M. (2002), Naturel, M. (2004) etc.

[2] Proust accepte la théorie selon laquelle le rêve peut être produit par les sensations éprouvées pendant le sommeil. Voir à ce propos les rêves décrits dans les premières pages du roman.

[3] Nous rencontrons à ce propos l'opinion de Squarzina, A.I. (2004), p. 46 : « Or si les personnages classiques descendent aux enfers animés d'une mission bien précise (Hector a pour but de racheter Alceste, Castor veut partager le sort de Pollux, Orphée désire récupérer Eurydice, Thésée tente de ravir Proserpine), ou bien le coeur gros d'un doute, d'une question à laquelle aucun être vivant ne sait répondre (Ulysse retournera-t-il à Ithaque ? Enée abordera-t-il aux rives de Latium ?) Marcel, par contre, semble y être catapulté malgré lui, victime du mauvais tour que lui joue soudain un sommeil agité. »

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

Dans la trame du rêve proustien il y a pourtant une rencontre de mythes. Après avoir traversé le fleuve noir de l'enfer le narrateur, comme Enée, voit apparaître des « figures solennelles » qui l'abordent et qui le quittent, des figures qui lui font comprendre leurs souffrances, ce qui est suggéré par le syntagme « nous laissant en larmes ». Comme Orphée le narrateur se lance à la recherche du visage cher de sa grand-mère, afin de la ressusciter, mais à la différence du héros mythique, il ne doit obéir à aucune contrainte. Personne ne lui a interdit de voir le visage de sa grand-mère c'est pourquoi il le cherche avec une évidente impatience dès qu'il a « abordé sous les porches sombres », d'autant plus que dans son rêve il sait qu'elle vit, bien que d'« une vie diminuée ». La faiblesse de la vie de la grand-mère est due à la faiblesse du souvenir (« vie diminuée aussi pâle que celle du souvenir »), à son manque de consistance à cause de l'oubli où le narrateur avait vécu jusqu'au moment de son arrivée à Balbec. Ce n'est pas par hasard que dans le rêve l'obscurité « grandissait et le vent », comme preuve des effets de l'oubli.

Seul dans l'obscurité, le narrateur a besoin d'un guide pour continuer sa recherche. Il sait que son père, qui n'arrive pas, devrait le conduire à sa grand-mère. Dans le rêve, comme pendant les années d'initiation du narrateur à l'art et à la vie, la grand-mère et le père se rencontrent pour l'aider. Cette fois ils l'aident à dépasser un moment doublement difficile : il a besoin d'apaiser son coeur de la souffrance causée par la compréhension de la disparition irréversible d'un être cher et doit trouver le moyen de faire sortir son souvenir de l'oubli. Les deux personnages sont introduits d'une manière assez illogique. Au moment où il constate avec inquiétude que son père n'est pas encore arrivé, le narrateur se rappelle tout d'un coup que depuis longtemps il avait oublié d'**écrire**[1] à sa grand-mère. Il comprend, par conséquent, l'écriture comme une possibilité de communiquer avec celle-ci. Or, l'une des tâches de la recherche proustienne est de révéler les fonctions de l'écriture pour la compréhension de la personnalité créatrice. Le rêve de la résurrection de la grand-mère accomplit par conséquent aussi le rôle de définir l'autoréflexivité du discours narratif proustien, aspect essentiel de l'esthétique de *La Recherche*.

Le bref monologue, tissé autour des sentiments de désespoir et de remords que le narrateur ressent parce qu'il a oublié sa grand-mère bien qu'il sache qu'elle l'attendait, fait voir plutôt son impatience de découvrir une voie d'accès à l'espace inconnu où celle-ci se pourrait se trouver:

> Mon Dieu, me disais-je, comme elle doit être malheureuse dans cette petite chambre qu'on a louée pour elle, aussi petite que pour une ancienne domestique, où elle est toute seule avec la garde qu'on a placée pour la soigner et où elle ne peut pas bouger, car elle est toujours un peu paralysée et n'a pas voulu une seule fois se lever. Elle doit croire que je l'oublie depuis qu'elle est morte, comme elle doit se sentir seule et abandonnée ! Oh ! Il faut que je coure la voir, je ne peux pas attendre une minute, je ne peux pas attendre que mon père arrive mais où est-ce ?comment ai-je pu oublier l'adresse ? pourvu qu'elle me reconnaisse encore ! Comment ai-je pu oublier pendant des mois ? (R^2 III, 157)

L'oubli de l'adresse à laquelle il aurait pu retrouver sa grand-mère accentue le désespoir du narrateur. Ce qui lui manque pour pouvoir pénétrer dans l'espace de celle-

[1] Nous soulignons.

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

ci, c'est l'indice. En même temps, ce qui l'inquiète c'est l'idée que la grand-mère puisse ne pas le reconnaître en le voyant. À ce moment de désordre sentimental le père entre en scène. Le mouvement du père est au moins paradoxal par rapport à l'impatience du narrateur de le rencontrer : « voici mon père qui se promène devant moi ». L'idée que le père se promène au lieu de se dépêcher pour venir à l'aide de son fils indique un certain détachement de sa part du problème qui tourmente le narrateur. Ce détachement sera marqué tout au long de la trame du rêve par le caractère évasif de ses réponses adressées aux questions posées par son fils dans le but de le dissuader de voir sa grand-mère. Dans l'acception proustienne le père du narrateur ne représente pourtant pas la voix des dieux qui imposent à Orphée l'interdiction de voir le visage d'Eurydice comme dans le mythe de la descente orphique. Il se fait le porte-parole de la voix de Proust créateur d'art, qui fonde son esthétique sur l'idée que le contact direct avec les choses trop désirées est décevant et que mieux vaut les retrouver par l'imagination. La structure renversée du mythe de la descente retrouvée dans son roman, par rapport à la forme que ce mythe prend chez Virgile, explique cette idée.

Dans le rêve conçu par Proust, c'est le fils qui attend l'arrivée du père, alors que le père ne vient pas impatient à sa rencontre comme Anchise qui attendait depuis longtemps l'arrivée d'Enée. De même, tandis qu'Anchise donne à Enée des indices précis concernant son avenir en lui parlant de sa descendance à travers des générations de rois qui vont naître de lui, le père du narrateur ne peut donner aucun indice clair à son fils sur le sort de sa rencontre avec sa grand-mère. Le père du narrateur proustien accomplit d'une manière évasive son rôle de guider son fils vers la connaissance malgré le fait qu'il semble être le seul connaisseur de la vérité. Il lui raconte sans trop de conviction ce qui est arrivé à sa grand-mère. Il lui fait également savoir que celle-ci s'est intéressée à ce que son petit-fils était devenu et qu'on lui a dit qu'il « allait faire un livre ». Malgré l'apparente absence de cohérence il y a dans cette rencontre du narrateur avec son père deux mots clés pour l'interprétation de la trame onirique : « écriture » et « faire un livre », rapportés au devenir du narrateur. Ces mots orientent la signification du rêve vers l'éclaircissement de la recherche de la vocation d'écrivain, qui est en fait le but de l'investigation romanesque de Proust. Cela plaide pour l'interprétation du rêve proustien de la descente aux enfers du point de vue de l'esthétique romanesque. Ce point de vue est argumenté aussi par les réflexions du narrateur sur le rôle du souvenir et de l'oubli dans la formation de l'image du rêve.

Lorsqu'on lui parle de son petit-fils, la grand-mère a le geste de s'essuyer une larme, ce qui indique son émotion. La signification que peut prendre son état d'âme est éclaircie par les paroles qu'elle avait adressées au narrateur peu avant sa mort et que celui-ci se rappelle dans son rêve : « Tu me permettras bien de te voir quelquefois tout de même, ne me laisse pas trop d'années sans me visiter. Songe que tu as été mon petit-fils et que les grands-mères n'oublient pas. » *(*R^2 III, 158)

Les visites que la grand-mère aimerait que lui rende de temps en temps son petit-fils constituent l'expression symbolique des souvenirs qui doivent être entretenus pour que l'oubli soit surmonté. De l'au-delà, ressuscitée par le rêve, la grand-mère continue à instruire son petit-fils en lui indiquant que pour que la vie puisse être récupérée par l'image, l'art doit récupérer le souvenir pour sauver les événements de l'activité de l'oubli. L'impatience du narrateur de retrouver sa grand-mère après la remémoration des paroles de celle-ci prouve son désir de vaincre l'oubli. Il pense pouvoir le faire s'il voit le visage cher qui lui a été enlevé par la mort. Mais il n'y arrive pas. Le fait que le narrateur ne réussi pas à voir sa grand-mère dans son rêve a une signification profonde pour la révélation de l'esthétique proustienne. Pour être

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

représentée, l'image de la grand-mère doit être récupérée par d'autres moyens que la prise de vue directe, ce qui est en fait la victoire d'Orphée poète, chantre de l'absence. Le narrateur ne voit pas sa grand-mère, elle continue d'être absente, mais par le souvenir de ses paroles elle devient présente dans sa pensée. La recherche proustienne passe ainsi sous le signe de la recherche poétique mallarméenne de l'absence présente, de l'absence de l'objet récupéré par la parole poétique multipliée dans une successions de métaphores. Proust inscrit sa quête dans une démarche poétique qui veut restituer l'absence par l'image récupérée par la parole, tel Mallarmé qui par les images de la fleur veut restituer « l'absente de tous bouquets »[1].

Le principe de cette esthétique est mis en évidence dans le rêve par l'astuce du père. Pour le moment, il arrête l'élan de son fils d'aller voir sa grand-mère en lui disant qu'il ne se rappelle pas le numéro exact de l'avenue. Il ne renonce pourtant pas à son rôle de guide, ni à son savoir - il connaît parfaitement bien ce qu'il a à faire -, mais suggère au narrateur que voir sa grand-mère ne ferait rien pour sa résurrection. À la fin du rêve, le père se décide pourtant à laisser à son fis l'« indication précise » du lieu où elle se trouve tout en sachant que la garde ne le laissera pas y entrer.

Proust semble ainsi soumettre le rêve de la descente à la contrainte orphique, le narrateur étant empêché de voir le visage de sa grand-mère. Mais à la différence d'Orphée qui ne résiste pas à la tentation de voir Eurydice, malgré la contrainte qu'on lui a imposée, le narrateur proustien ne fait même pas le moindre geste pour voir sa grand-mère. Juste au moment où il aurait pu enfin profiter des indices pour finaliser sa recherche il retraverse le fleuve de l'enfer pour monter à la surface. Il ne s'agit pourtant pas de l'échec de sa quête.[2] Il renonce à voir sa grand-mère parce qu'il n'en a plus besoin. Il a trouvé les moyens de la ressusciter en réactualisant ses propres sentiments vis-à-vis d'elle par le souvenir récupéré. Cela met en évidence le mécanisme de la remémoration dans le roman proustien. Pour créer la vie par l'art Proust recourt non pas au réel directement perçu mais à sa réminiscence dans la pensée. Et pour qu'il soit conservé dans la pensée la meilleure garantie de sa durée comme image est la voie de l'âme, l'impression qu'il a produite. C'est en fait la signification de l'image de la grand-mère dans le rêve. Elle ne doit pas se montrer à la perception visuelle du narrateur parce qu'elle est déjà présente dans sa mémoire comme réminiscence. Cette signification lui en confère une autre, encore plus importante. Représentant la transformation de la vie en art, l'image de la grand-mère est l'image même de l'œuvre. Elle est l'image artistique récupérée par le souvenir involontaire. À l'état de veille, muni de cette image récupérée, le narrateur pourra désormais, sans effort, se la représenter et la décrire. C'est un acquis pour ses capacités de représenter la vie, pour son don d'écrivain.

Une fois sauvée de l'oubli par le rêve, le sort de l'image de la grand-mère, comme le sort de l'image littéraire, est de devenir parole, d'être représentée par et dans les mots. C'est de cette manière qu'on peut comprendre les mots bizarres avec lesquels le narrateur revient à l'état de veille. En réponse à son père qui lui dit qu'il lui laissera l'indication précise de l'endroit où se trouve sa grand-mère, le narrateur affirme qu'il vivra toujours près d'elle, comme une sorte de reproche adressé à celui qui ne l'a pas encouragé à aller chez elle. La phrase prononcée par le narrateur d'un ton ferme et agressif a un début très logique, mais se termine par une succession de mots qui n'ont

[1] « Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, l'idée même et suave, l'absente de tous bouquets » Mallarmé, St., « Crise de vers », *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1970.
[2] Squarzina, A.I., (2004), p. 52.

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

aucun lien avec le contexte, ni de liens entre eux : « - Tu sais bien pourtant que je vivrais toujours près d'elle, cerfs, cerfs, Francis Jammes, fourchette. » (R^2 III, 159)

Cette série nominale, constituée de deux noms communs : « cerfs » et « fourchette » et d'un nom propre (d'un poète français contemporain à Proust) sans aucun rapport entre eux a pourtant une signification très importante[1] aussi bien en tant que structure qu'en tant que conclusion du rêve. Elle compte moins par un éventuel sens qu'on pourrait attribuer à chacun de ses composants, comme a fait Lilian Fearne[2]. La série nominale est une structure aléatoire, qui, située à la fin du rêve, démontre qu'à l'état de veille toute la trame se résume à une succession de mots. Le rêve s'inscrit ainsi dans l'illustration d'un projet d'écriture. Le fragment de texte situé après le rêve proprement dit éclaircit davantage cette constatation. Le narrateur se réveille en gardant dans sa mémoire les derniers mots de la phrase prononcée en rêve comme réplique à son père. Il ne leur trouve pas de sens alors que dans le rêve il lui semblait qu'ils avaient une signification précise (« la suite de ces mots ne m'offrait plus le sens limpide et la logique qu'ils exprimaient si naturellement pour moi il y a un instant encore et que je ne pouvais plus me rappeler »). Il ne s'efforce même pas d'en trouver une car il comprend que le récit de rêve ne peut et ne doit pas être interprété dans la perspective de l'état de veille. Du point de vue de l'état de veille il compte en tant que sujet d'écriture.

Le rêve de la résurrection de la grand-mère est sans conteste un rêve de la descente, mais d'une descente aux enfers de la création pour devenir écriture.

Bibliographie

Bellemin Nöel, J., « Psychanalyser le rêve de Swann? », *Vers l'inconscient du texte*, PUF, Paris, 1979, rééd. 1996[1979] (1996).
Fearne, L., « Sur un rêve de Marcel Proust », *BSAMP*, n° 13, 1967, p. 535-549.
Fraisse, L., « Récits de rêves et rêve du récit idéal chez Proust romancier », *Marcel Proust aujourd'hui*, Rodopi, Amsterdam-New-York, NY 2004, p.215-233
Henry, A., *Proust romancier. Le tombeau égyptien*, Flammarion, Paris, 1983.
Megay, J., *Bergson et Proust. Essai de mise au point de la question de l'influence de Bergson sur Proust*, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1975.

[1] Plusieurs interprétations de cette série nominale ont été données par les exégètes de l'oeuvre proustienne : Luc Fraisse (2004), p. 218, y voit « le paradoxe du prosaïsme poétique ». Anna Isabella Squarzina (2004), p. 51, n'accorde à ces mots que la seule signification de limite entre le sommeil et le rêve : « En effet, après avoir envisagé une simple traversée de la ville pour visiter sa grand-mère – voyage que d'ailleurs son père a rendu vain – il ne fait que rentrer bredouille au monde des vivants, par une anabase rapide et bâclée. Qui a-t-il interrogé ? Personne. Quelle vérité sur le présent ou sur le passé lui a été révélée ? Aucune. Marcel se contente d'une micro-expérience d'écriture automatique, « cerf, cerf, Francis Jammes, fourchette » (R 2, III, 159) qui dessine la limite entre le sommeil et le réveil. » Voir également Misako Nemoto (2004). Alain Roger (1984) interprète les mots de la fin du rêve de la résurrection de la grand-mère du point de vue de la psychanalyse du désir.

[2] Pour Liliane Fearne (1967), ces paroles traduisent les complexes de l'homme Proust: le cerf aura le symbolisme de « menace, interdiction, censure » (pour s'occuper de son oeuvre et négliger tout le reste, c'est le silence que Proust se sentait coupable de devoir garder devant les siens). Le même sens de censure a le nom de Francis Jammes (le poète a conseillé à Proust dans des lettres de renoncer à l'épisode sexuel de Motjouvain). Les mots « cerf » et « Francis Jammes » signalent, dans l'interprétation de Liliane Fearne, que Proust déplaira à ses parents et aux écrivains. Quant à la fourchette, l'auteur de l'étude fait référence au tintement de la fourchette dans *Le Temps retrouvé* qui explique l'importance et le fonctionnement du souvenir involontaire pour récupérer le passé.

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)

Naturel, M., « La fonction matricielle du rêve », *Marcel Proust aujourd'hui,* Rodopi, Amsterdam-New-York, NY 2004, p. 29-44.
Naturel, M., *Proust « Un amour de Swann » présentation*, Flammarion, Paris, 2002.
Nemoto, M., « Le sommeil proustien ou une nouvelle phénoménologie du présent », *Marcel Proust aujourd'hui*, Rodopi, Amsterdam-New-York, NY 2004, p.121-138
Roger, A., *Proust. Les plaisirs et les noms*, Denoel, Paris, 1984.
Squarzina, A.I., « "Bis nigra videre tartara" : Proust et la catabase virgilienne », *Marcel Proust aujourd'hui,* Rodopi, Amsterdam-New-York, NY 2004.

BDD-A5560 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:43 UTC)